

15, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14h à 19h
www.loveandcollect.com
collect@loveandcollect.com
+33 6 89 34 51 74

Love&Collect

De beaux draps Gérard Schlosser (1931-2022)

17.02.2026

Gérard Schlosser (1931-2022)

Sans titre

Tirages photographiques argentiques
et ruban adhésif collés sur papier

Signé en bas à droite

29,5 x 42 cm

Provenance :

Atelier de l'artiste

Prix conseillé

2 300 euros

Prix Love&Collect

1 500 euros





schlosser

Toutes les peintures de Schlosser sont le fruit d'une méthodique composition par collage, dont les éléments de départ sont fournis par des images photographiques noir et blanc prises, et tirées, par l'artiste lui-même.

15, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14h à 19h
www.loveandcollect.com
collect@loveandcollect.com
+33 6 89 34 51 74

Love&Collect

De beaux draps Gérard Schlosser (1931-2022)

Toutes les peintures de Schlosser sont le fruit d'une méthodique composition par collage, dont les éléments de départ sont fournis par des images photographiques noir et blanc prises, et tirées, par l'artiste lui-même. Une fois découpées et assemblées, elles sont projetées, puis peintes sur toile préalablement sablée. Ainsi, les couleurs sont-elles ajoutées *a posteriori* et arbitrairement, dans un écart certain avec les canons de l'hyperréalisme, mouvement dont l'on considère pourtant qu'il est l'un des représentants européens majeurs...

Chez Schlosser pourtant, le montage photographique joue un tout autre rôle que chez ses collègues Erró (qui du reste n'utilise que du matériel photographique trouvé), ou même Jacques Monory (chez qui la transposition monochrome induit une glaciation, une distance narrative mystérieuse).

De manière détournée et singulière, Schlosser utilise, pour expliciter son rapport à l'érotisme autant qu'au collage, qui tous deux naissent d'une rencontre physique imprévisible, la métaphore de la scène d'introduction filmée par Lubitsch dans *Sérénade à trois* : deux jeunes artistes, joués par Gary Cooper et Fredric March, sont endormis côte-à-côte dans un train, les pieds que la banquette d'en face ; arrive Miriam Hopkins, une jolie caricaturiste, qui après avoir croqué (au sens figuré) les deux hommes, s'endort à son tour sur la banquette d'en face, les pieds posés entre eux. Dans son sommeil, la main de Gary Cooper effleure la cheville de la jeune femme, puis se pose dessus. La félicité se lit sur son visage inconscient. C'est ce bref instant suspendu, où un érotisme violent, palpable, torride, naît entre deux protagonistes absolument innocents, lointains, séparés, qui fascine Schlosser, au point qu'il l'a capturé sur l'écran, et épingle sur un mur de son atelier.

Cet érotisme du quotidien, Schlosser le débusque dans des scènes de la plus grande banalité, il extrait cette volupté inopinée qui naît de la rencontre fortuite entre deux épidermes, entre une toison et un arbre, entre la courbe d'une hanche et le doux dessin d'une dune. *Vu avec les yeux du peintre, le monde entier est sensuel*, résume très joliment le poète Nicolas Pesquès. Contre l'idée reçue qui voudrait que le quotidien émousse le désir, l'érotisme selon Schlosser émane précisément et directement de cette banalité, de cette incongruité, de ce contraste, de cette irruption du sensuel dans l'innocence d'un geste ou d'une situation.

Pour la critique Léonie Lauvaux, Gérard Schlosser devient un conteur sans histoire et livre en peinture un début de fiction où la lecture de chaque tableau doit être poursuivie par un spectateur-voyeur se délectant de l'abandon des modèles.

15, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14h à 19h
www.loveandcollect.com
collect@loveandcollect.com
+33 6 89 34 51 74

Love&Collect

De beaux draps Gérard Schlosser (1931-2022)

Pilier de la Figuration Narrative, Schlosser est d'ailleurs généralement considéré comme le plus littéraire de ses représentants. Contemporaines de l'essor du Nouveau Roman, ses scènes issues de la banalité quotidienne (*Je ne suis pas un homme d'action, dans le sens militant, déclare l'artiste, mais j'essaie d'agir à ma façon. Il faut montrer que malgré l'usine, le bureau, les cadences, le peuple aime vivre et a la force nécessaire pour se battre, ceci sans grand discours, dans la banalité du quotidien*), présentées sous des titres fragmentaires entretenant un rapport mystérieux avec l'action figurée, seraient l'équivalent plastique de cette littérature débarrassée de la psychologie et, même, des personnages.

Le collage, chez Schlosser, fonctionne de manière strictement identique. Le télescopage des plans qu'il fait naître (et dont sa peinture rend strictement compte sans chercher à l'atténuer ou le fondre) apparaît, éclatant, dans ces collages-maquettes que ses amateurs s'arrachent à juste titre, et dont, notamment, le Cabinet de la photographie du Musée national d'art moderne (Centre Pompidou) conserve des exemples, très similaires à celui-ci.

Il y a une chose à laquelle Gérard Schlosser n'a jamais dérogé dès lors qu'elle s'est mise en place et, au fil des ans, aménagée : c'est la composition par plans, comme si l'espace avait toujours été une sorte de mur, et la perspective quelque chose de vertical.

Nicolas Pesquès



schlosser

15, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14h à 19h
www.loveandcollect.com
collect@loveandcollect.com
+33 6 89 34 51 74

Love&Collect

De beaux draps Gérard Schlosser (1931-2022)

Nicolas Pesquès

Il y a une chose à laquelle Gérard Schlosser n'a jamais dérogé dès lors qu'elle s'est mise en place et, au fil des ans, aménagée : c'est la composition par plans, comme si l'espace avait toujours été une sorte de mur, et la perspective quelque chose de vertical. Ce qui fait toute la singularité et provoque l'attraction de ses tableaux, c'est leur frontalité, en quelque sorte leur théâtralité sans illusion. Au sens où l'ensemble de la fabrication de l'image se sait d'emblée soumise au principe sur lequel repose toute toile peinte : les deux dimensions. Et pour Schlosser c'est un attachement indéfectible à la planéité qui l'a toujours conduit à travailler comme sur des écrans, à les superposer et à les faire coulisser. Lorsque l'on songe à ces images sans vraiment s'attarder sur tel ou tel tableau, on pense à un monde d'une grande proximité, à un monde qu'on pourrait toucher, dont le grain serait à tout instant palpable, le proche comme le lointain, là-bas autant qu'ici. Ce phénomène nous fait jouir de la distance avec une force qui nous l'attire et nous la livre comme à portée de main. Or tout, dans le réel, est attirant, et comme tout est attirant, tout doit le rester : la lumière sur l'herbe là-bas au même titre que cette peau lisse et suave. Le désir du toucher est reporté partout ; ce qui est derrière bénéficie du même traitement que ce que je peux embrasser, et ce plaisir du contact, du brûle-pourpoint, rejoaillit sur tout le paysage qui m'est toujours donné comme une chair accessible. Le monde entier, l'intégralité du visible ont exactement les mêmes qualités que ce corps que je vais étreindre, cette peau que je vais pouvoir lécher tellement elle est souple, douce et goûteuse. Le monde entier est sensuel, c'est une constante de son regard, et cette affirmation, les tableaux essayent sans fin d'en produire la sensation, en sorte que toute cette sensualité devient l'effet d'une construction : les plans comme des attouchements d'espace, l'espace comme un corps composite, une extension de la peau, la continuité du désir. Cette sensualité générale du visible s'est portée avec prédilection sur les tissus, qui sont aussi des peaux, et sur les peaux qui sont des vêtements. Sur les prairies qui sont des pelages, les buissons qui sont des toisons et toutes les lisières comme autant d'échancrures. Des uns aux autres on assiste à la passation d'un pouvoir érogène, à la tactilité d'un baiser continu entre tout ce qui se côtoie, se touche, s'adjoingt ou simplement se regarde. Les laines, les velours, les chevelures, les cotonnades, les pliures, les poitrines, les collines, les feuilles et les seuils, le coin d'un œil. Tout ce qui joue à s'appeler, à s'échanger, à se confondre, à être bien ensemble, sans autre effusion que littéralement être ensemble, côté à côté, dans le même monde, dans le même grain du monde. Soit dans les mêmes particules de peinture. En sorte que le tastement de la perspective – les fonds qui se redressent, les échappées qui n'en sont pas – est aussi celui de la métaphysique. Nous vivons ici sous le règne de l'immanence.



Robert Robert
et SpMillot ont dessiné
cette *Fiche*
pour Love&Collect
Écrans imprimables
Format 21 × 29,7 cm
21.09.2024